

Corrigé des exercices 1,2 et 3 pages 484 et 485 du manuel de français.

Observer / Réactiver ses connaissances :

Exercice 1 :

- a) Le propos de Stendhal peut être reformulé ainsi : « Monsieur, un roman représente la réalité. Il montre des réalités tantôt plaisantes, tantôt déplaisantes. »
- b) La citation de Stendhal développe principalement une métaphore, « un roman est un miroir », qui assimile le genre romanesque à une représentation fidèle de la réalité. Cette métaphore est filée dans la deuxième phrase avec le verbe « refléter ».

La réalité correspond à l'autre volet de cette métaphore : elle devient « une grande route », depuis laquelle on verrait à la fois « l'azur des cieux » et « la fange des borbiers de la route », qui représentent les diverses facettes de la réalité.

Par ailleurs, le miroir est également personnifié par l'emploi du verbe pronominal « se promène ».

On peut enfin voir une synecdoque dans l'expression « à vos yeux », car au-delà de cette partie du corps, c'est toute la personne du lecteur qui est destinataire du message.

- c) Dans *Le Rouge et le Noir*, Stendhal apostrophe son lecteur et prend la défense de l'ouvrage que celui-ci est en train de lire, dans un mouvement métatextuel (c'est-à-dire : qui se commente lui-même, comme dans une mise en abyme). La métaphore du miroir a en effet une visée polémique : c'est un plaidoyer pour le roman réaliste, dans un contexte où les auteurs sont souvent accusés d'immoralité, comme le sera Gustave Flaubert en 1857 lors du procès de *Madame Bovary*. Or selon Stendhal, le roman ne fait que refléter la réalité telle qu'elle est. La « fange » présente dans le roman, qu'il s'agisse de vice, de vulgarité ou de laideur, n'est donc pas imputable au romancier. La responsabilité de celui-ci est complètement effacée, puisque le miroir est lui-même personnifié et semble « se promener » tout seul.

Vérifier :

Exercice 2 :

1. un oxymore.

2. Faux : on trouve des figures de style dans tous types d'énoncés.
3. Vrai.
4. Vrai.

S'exercer :

Exercice 3 :

1. On repère ici une comparaison (« froide comme un grenier ») et une métaphore (« l'ennui, araignée silencieuse »). L'enchaînement des figures d'analogie crée ici un effet d'insistance. La comparaison avec le grenier est développée par la relative « dont la lucarne est au nord », avec un effet de surenchère dans la tristesse : il n'y a qu'une seule fenêtre, elle est petite et ne reçoit jamais la lumière du soleil. L'araignée, elle, semble se trouver d'abord dans ce grenier, puis directement dans le cœur d'Emma à la fin de la phrase.
2. On trouve dans cette phrase des métaphores (« ensanglantaient », « saignants ») et des comparaisons (« sembla charrier du sang », « comme des bouchers »). La description des mineurs en grève commence d'une façon réaliste. Mais la couleur « pourpre sombre » des rayons du soleil couchant permet que le texte bascule ensuite dans le registre fantastique, toute la scène semblant baigner dans le sang, alors qu'il ne s'agit que de la couleur de la lumière. Un peu plus bas dans cette page de *Germinal*, la métaphore est reprise et transformée en hyperbole : « un soir, le peuple lâché [...] ruissellerait du sang des bourgeois ». Ici il s'agit bien de sang, dans un contexte révolutionnaire. Néanmoins, dans notre passage, si les mineurs sont comparés à des bouchers, on remarque qu'ils sont qualifiés de « sanglants », adjectif qui évoque plutôt la perte de son propre sang (contrairement à « ensanglantés » par exemple) et que le verbe « galoper » les assimile à des bestiaux. De façon sous-jacente, le texte présente donc les mineurs aussi comme des victimes.
3. On trouve dans cette phrase de Germinie Lacerteux une personnification : « cet argent [...] était son maître et la possédait ». Le texte présente ici une inversion. L'argent est mis en valeur en étant détaché au début de la première proposition mais à ce moment, il est encore COD du verbe, tandis que Germinie en est le sujet. Dans la seconde partie de la proposition, il devient le sujet et elle est le COD, ce qui renforce l'impression que Germinie est devenue l'esclave de l'argent.
4. Dans cette phrase tirée des *Illusions perdues* on remarque une antithèse entre « éclairer » et « flatter les opinions ». L'antithèse a ici une visée polémique. Elle critique la presse, ou plus précisément ses objectifs, en opposant deux compléments circonstanciels de but qui expriment respectivement la finalité originelle de la presse (informer) et celle qu'elle a fini par avoir selon Balzac (séduire en disant aux gens ce qu'ils veulent

entendre). La négation « ne... plus » et la conjonction de coordination « mais » expriment cette opposition entre un passé (indéfini) et le présent. L'auteur exprime une nette préférence entre ces deux termes, dont la connotation est également antithétique : la métaphore de la lumière présente dans l'infinitif « éclairer » est méliorative, tandis que le verbe « flatter » est péjoratif.

5. On observe ici une métonymie : on ne peut dire d' « habits rouges » qu'ils « vivaient encore ». Il faut donc comprendre : « les soldats portant des habits rouges vivaient encore ». Les personnages sont désignés par leur tenue. La métonymie crée ici un effet de déshumanisation : les soldats sont réduits à leur uniforme. Leur humanité est gommée. Cela entre en tension avec l'emploi de l'adjectif « malheureux », qui ne peut pas qualifier des « habits ». Soit on voit seulement les blessés comme des uniformes, comme des éléments au service de leur patrie et alors la pitié est naïve et déplacée ; soit on ressent de la pitié pour ces victimes et alors il est déplacé et monstrueux de les nommer des « habits rouges » en effaçant le fait que ce sont des hommes. Dans cette tension entre deux modalisations contradictoires, on peut repérer l'ironie de cette description du champ de bataille.